

Romancier, journaliste et nouvelliste, Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski est considéré comme l'un des géants de la littérature mondiale. Avec beaucoup de talent, il réussit à exprimer une grande gamme d'émotions humaines dans *Crime et châtiment*, *les Démons* [ou *les Possédés*], *les Frères Karamazov*. L'âme de ses personnages sert souvent de scène à la lutte entre le bien et le mal. Ils n'atteignent le salut qu'après avoir fait l'expérience d'une souffrance purificatrice. Ils reflètent sous plusieurs aspects la lutte et la souffrance présentes dans l'expérience personnelle de Dostoïevski.



Une vie mouvementée

Né à Moscou le 11 novembre 1821, Dostoïevski fut élevé dans une famille de classe moyenne. A l'âge de 16 ans, il s'inscrivit à l'école du génie militaire de Saint-Petersbourg, où il consacra son temps libre à la lecture de

Dostoïevski :

un écrivain aux prises avec la foi

Victor
Lyakhu

la littérature russe et européenne. A la fin de ses études, il avait déjà perdu sa mère ainsi que son père, assassiné par ses serfs, ce qui ne lui laissait que très peu d'argent. Néanmoins, Dostoïevski refusa un emploi d'ingénieur pour pouvoir se consacrer à l'écriture à plein temps.

La bonne impression produite par son court roman, *les Pauvres Gens*, sur le célèbre critique Vissarion Belinski servit à introduire le jeune homme dans les cercles littéraires de la société de Saint-Petersbourg. Mais ses manières nerveuses, sa petite taille, ses petits yeux gris, et son teint maladif ne faisaient pas de lui un hôte de salon idéal, malgré tous ses talents littéraires.

Quelques esquisses et deux autres nouvelles ne lui attirèrent pas beaucoup plus d'audience. Durant ce temps, Dostoïevski commença à fréquenter un groupe d'avant-garde dont les membres se réunissaient pour discuter de livres politiques et économiques censurés par le gouvernement du tsar Nicolas Ier. En avril 1849, les membres du Cercle Petrashevski furent arrêtés, accusés de préparer la publication de prospectus illégaux. L'écrivain débutant et vingt autres membres du cercle furent condamnés à mort.

Quelques instants avant l'exécution, on annonça que le tsar avait commué la sentence. Dostoïevski fut condamné à quatre ans de travaux forcés en Sibérie, suivis par quatre ans de service militaire. Il accepta sa peine comme juste punition d'un crime de grande gravité. Son expérience de prisonnier marqua une nouvelle étape de sa vie. Grâce aux longs moments à sa disposition pour réfléchir et observer les souffrances de ses camarades de détention, et grâce à sa lecture de la Bible, il acquit en prison une nouvelle ampleur de force d'âme. Cependant, ses attaques d'épilepsie datent aussi de cette période difficile.

Après sa libération, Dostoïevski servit comme soldat et contracta ce qui devait être un mariage malheureux avec une veuve à la santé délicate. Il recommença à écrire, mais ses efforts ne reçurent que peu d'attention. De retour à Saint-Petersbourg dix ans après son départ, il vit les radicaux tenter de s'approprier sa personne en le saluant comme ancien prisonnier politique, mais il rejeta leurs avances. Leur dédain de la religion lui était tout spécialement détestable.

Il commença à publier avec son frère un magazine de journalisme et de fiction, *Vremya*. Le succès de ce magazine lui permit de réaliser ses rêves de voyages en Europe. Mais deux ans plus tard, *Vremya* fut censuré à la suite de la publication d'un article jugé antipatriotique. De nouveau, Dostoïevski quitta le pays.

De retour en Russie, il lança un autre magazine, mais cette aventure échoua par manque d'appui financier. Sa femme et son frère moururent tous deux la même année, et Dostoïevski s'enfuit une fois de plus en Europe, où ses dernières ressources s'évanouirent rapidement. Ce ne fut que grâce à des prêts arrangés par des amis et à des avances consenties par ses éditeurs qu'il put retourner en Russie. Il engagea une jeune sténographe, Anna Snitika, pour faciliter son travail d'écrivain, et il l'épousa l'année suivante. Ils partirent tous deux à l'étranger pour échapper à leurs créanciers et aux parents d'Anna, avides d'argent. Pendant quatre ans, ils vécurent dans un état de

pauvreté extrême. La mort de leur premier enfant ajouta à leur misère.

Après avoir commencé à écrire un roman d'importance, *les Démons*, Dostoïevski tomba gravement malade et voulut à tout prix retourner à Saint-Petersbourg. Une fois rentré au pays, sa santé s'améliora, son roman eut du succès, et il fut de nouveau très demandé dans les rencontres mondaines et littéraires de la ville. Sa femme, qui l'avait déjà soutenu avec une fidélité exemplaire durant tout leur séjour à l'étranger, s'occupait maintenant avec beaucoup de compétence des aspects administratifs et financiers de ses publications. La vie de la famille Dostoïevski, qui maintenant comprenait deux petits garçons, était enfin devenue stable.

A l'époque où il commençait son dernier roman, Dostoïevski était reconnu comme l'un des grands écrivains de son pays. *Les Frères Karamazov* illustre les thèmes essentiels de son œuvre : le problème du péché et de la souffrance et leur rapport avec Dieu, la foi, la recherche de Dieu. Dostoïevski mourut à Saint-Petersbourg le 9 février 1881.

Défaite ou renouveau?

Les érudits de l'ex-Union soviétique ont interprété la recherche religieuse de Dostoïevski comme réactionnaire et utopique. Plusieurs ont même suggéré que la foi en Dieu de ce grand auteur n'était pas aussi ferme qu'on ne le pensait. En fait, ces doutes concernant la foi de Dostoïevski sont devenus non seulement très répandus, mais ils font partie de l'hypothèse la plus communément acceptée aujourd'hui. Certains suggèrent qu'après son exil, Dostoïevski se découragea, s'éloigna de ses idéaux de jeunesse et accepta de nouveaux concepts erronés, y compris sur le plan religieux. L'acceptation du christianisme par l'écrivain est ainsi interprétée en défaite, en catastrophe. Elle est perçue comme quelque chose de forcé, non pas comme faisant partie d'un développement naturel et positif de son expérience vécue.

Selon ces érudits, la recherche spirituelle de Dostoïevski dénote faiblesse et vulnérabilité. Le critique littéraire Vladimir Kerpotev exprime en ces termes sa version de l'explication traditionnelle : « Vaincu mais cherchant à vivre et à espérer, Dostoïevski commença à se tourner vers la religion. Mais il ne le fit pas sans une lutte intérieure. »¹ Etant donné que les érudits qui mettent en doute le caractère décisif et la constance de l'expérience religieuse de Dostoïevski expriment plusieurs opinions différentes, on constate aussi beaucoup de confusion dans leurs efforts pour expliquer son développement artistique.

Je pense personnellement que ce que plusieurs érudits ont interprété comme la défaite de Dostoïevski fut en fait sa renaissance spirituelle. L'écrivain était déjà inspiré par le grand rêve de la fraternité chrétienne lorsqu'il devint membre du cercle radical idéaliste Petrashevski. Pour un temps, cependant, le christianisme de Dostoïevski ne fit que correspondre à un certain état d'esprit psychologique sans nécessité de définition spécifique, d'explication, ou d'expression extérieure. Cependant, même durant ce temps de discussions animées avec le célèbre critique politique et littéraire Vissarion Belinski, Dostoïevski rejeta les tentatives faites par ce dernier pour l'influencer en faveur de l'athéisme.

L'expérience de Dieu

Dans sa jeunesse, la philosophie romantique et religieuse de Dostoïevski était orientée vers un « déchiffrement de Dieu » ; cependant, durant les points forts de son inspiration créatrice en prison, il fit l'expérience d'un profond renouveau spirituel. La dureté des chocs qu'il subit durant son expérience de prisonnier en Sibérie servit à approfondir ses pensées et ses sentiments, et ces chocs contribuèrent à porter de nouveau son attention vers les grandes questions de la vie. Là, il évalua et clarifia à neuf les idées et les valeurs de l'héritage spirituel de sa jeunesse.

Ce processus n'était plus celui du « déchiffrement de Dieu ». Dostoïevski était maintenant engagé dans une profonde relation avec Dieu, ce qui enrichit immensément sa vie. Nous pouvons voir les effets de cette expérience dans une lettre qu'il écrivit à Natalia Fonvisina, quatre ans après son arrestation :

*J'ai entendu plusieurs personnes dire que vous êtes religieuse, mais parce que je le suis moi-même, que je l'ai senti et que j'en ai fait l'expérience [c'est l'écrivain qui souligne] je peux vous dire que dans de tels moments vous désirez la foi comme l'herbe asséchée désire l'eau du ciel. Et vous la trouvez en vérité, car c'est dans la misère que la vérité se laisse voir le plus clairement.*²

Sa correspondance avec son frère Michael montre aussi que sa conversion ne fut ni superficielle ni accidentelle, mais qu'au

contraire il la considéra très sérieusement. Trois mois après son arrestation, le 18 juillet 1849, Dostoïevski demanda à son frère de lui envoyer des livres « dont la lecture l'aide à guérir... de façon à voir mes propres idées écrites par d'autres et de restructurer les miennes à neuf ». ³ En août de cette même année, il demanda à Michael : « Envoie-moi des livres d'histoire. ... Mais ce serait encore mieux si tu m'envoyais la Bible (les deux Testaments). J'en ai besoin... ce serait absolument parfait. »⁴

Michael répondit immédiatement aux souhaits de son frère, et il lui envoya plusieurs livres, y compris du Shakespeare et la Bible. Tout en considérant que l'écrivain français Balzac avait un talent et une puissance extraordinaires, et que Shakespeare dépassait le génie (« un prophète envoyé par Dieu pour nous montrer le mystère de l'homme et de l'âme humaine... »),⁵ Dostoïevski jugeait que la Bible les surpassait tous et représentait un phénomène absolument unique.

La Bible n'était pas une nouveauté pour Dostoïevski ; elle avait été le livre favori de sa famille durant toute son enfance à la maison paternelle. Tout comme il le fait pour nous aujourd'hui, le Livre des livres, celui « qui contient les plus hautes expressions d'inspiration littéraire »,⁶ donna à ce grand écrivain quelque chose que ni Cervantès, ni Balzac, ni même Shakespeare n'auraient jamais pu lui donner : une nouvelle vision du monde et une révélation de Dieu.

Il est significatif que Dostoïevski commença alors à cultiver consciemment et avec persévérance l'approfondissement de sa vie spirituelle, ce qui ajouta une nouvelle dimension à sa propre vision du monde, aussi pleine de créativité qu'elle le soit déjà. Les êtres humains et le monde cessèrent de l'intéresser en eux-mêmes, c'est-à-dire en dehors de leur relation avec le monde cosmique. Tous les motifs philosophiques de Dostoïevski prirent dès lors un sens religieux

très prononcé. Il semble que ce soit dans ce sens que Stefan Zweig compare Balzac, Dickens et Dostoïevski dans *Three Masters* : « Chacun de ces trois auteurs a un domaine qui lui est propre. Le monde de Balzac est celui de la société ; pour Dickens, c'est celui de la famille ; et pour Dostoïevski, c'est le monde de l'individu et de l'univers. »⁷

Le problème principal

L'intensification de l'expérience religieuse de Dostoïevski ne signifie pas qu'il ait trouvé des réponses définitives à toutes les questions qu'il se posait. L'attrait qu'il éprouva pour les questions philosophiques et religieuses ne fit qu'intensifier ce qui pour lui était dès le départ un problème complexe. Il écrivit : « Le problème premier que je me suis posé consciemment et inconsciemment toute ma vie est celui de l'existence de Dieu. »⁸ Après un certain temps, Dostoïevski arriva à la conclusion qu'il est impossible de prouver l'existence de Dieu à l'aide d'une logique rationnelle et suffisante à elle-même. Cela ne veut pas dire, cependant, qu'il ne reconnaissait pas des raisons d'avoir une foi solide en Dieu le Créateur : « J'ai vraiment connu Dieu, et il m'a rempli de sa présence. Oui, DIEU existe ! »⁹ Malheureusement, les érudits influencés par l'athéisme traditionnel ont choisi d'ignorer cette réalité.

Pour Dostoïevski, la pensée, et même la pensée religieuse, ne produit aucune connaissance absolue et incontestable. Elle n'est qu'une étincelle éphémère qui recherche la force dans la flamme brillante de l'Esprit. Quoique Dostoïevski n'ait jamais prétendu être théologien, il avait une excellente compréhension des doctrines chrétiennes fondamentales. Il comprit que tous les efforts du seul esprit humain sont incapables de remplir le vide que la chute a creusé entre l'homme fini et le Dieu infini. C'est pour remplir ce vide de sa grâce et de sa révélation de lui-même que Dieu vient dans l'humanité.

La religion et l'esprit

Dans le système de pensée de Dostoïevski, l'esprit n'est pas une entité nue qui existe en soi, comme certains le pensent. En utilisant ces termes, Dostoïevski n'eut jamais l'intention de minimiser les capacités de l'esprit humain ; il ne faisait allusion qu'à l'esprit solitaire et orgueilleux qui a rejeté l'inspiration divine. Selon lui, le manque de puissance de l'athéisme réside précisément dans le fait qu'il trouve sa source exclusivement dans l'esprit humain. Le prince Mishkin, l'un des personnages de *l'Idiot*, s'exprime encore plus radicalement : « L'athéisme ne proclame rien du tout. »¹⁰ Simultanément, Dostoïevski ne discrédita jamais un esprit qui ne refuse pas la foi et les expériences du cœur.

La vie religieuse de Dostoïevski ne fut jamais arbitraire, absurde ou irrationnelle, mais elle se basait sur les expériences « scientifiques » d'un cœur prêt à apprendre. Sa foi était donc dans un certain sens « scientifique », même si ce n'est qu'en vertu de son raisonnement au sujet d'une connaissance irréfutable révélée seulement aux croyants.

Ainsi, Dostoïevski comprit la relation qui existe entre différents types de capacités de perception et de pensée, et il l'expliqua en terme de relation dialectique, en utilisant le test des idées pour en déterminer la validité. Ce point n'a pas été apprécié à sa juste valeur par les érudits soviétiques. Ce n'est pas par hasard que dans *The Dialectic of Faith*, l'auteur Alexei Losev remarque l'incapacité des athées de penser dialectiquement lorsqu'il s'agit de la relation entre des notions telles que la foi, l'esprit et la connaissance. Losev affirme : « Ce n'est pas que le croyant n'est pas capable de penser dialectiquement. Il a tout simplement un objet de foi différent de celui de l'athée. » Loin de vouloir dire que l'athée a réussi à réfuter la foi, ceci montre que l'athée a ignoré le sujet de sa foi et qu'autre chose, à part le raisonnement ou la science, l'a poussé à nier la foi. Ainsi, en abordant le problème de ce point de vue dialectique, la foi n'est pas seulement impossible sans la connaissance, mais *la foi elle-même constitue une connaissance authentique*. De même, la connaissance n'est pas seulement impossible sans la foi, mais elle-même est foi authentique.¹¹

Foi et compréhension

Pour Dostoïevski, qui fondait ses idées sur l'anthropologie biblique, l'homme est « à l'image et à la ressemblance » de son Créateur. La nature divine de chacun est révélée par le fait qu'une âme ouverte à Dieu



et à l'univers reçoit et porte en elle-même la connaissance de tout ce dont elle fait l'expérience. Un croyant qui désire ardemment comprendre les mystères divins, mais ne peut pas les saisir de façon rationnelle, se trouve dans une situation d'inquiétude existentielle. Il ne peut s'empêcher d'être en proie au doute, comme Dostoïevski l'écrivit, « jusqu'à son dernier souffle ». C'est là le lot de l'humanité, et c'est ce à quoi saint Augustin pensait quand il écrivit : « Tu nous a créés pour toi seul, et notre cœur est dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il trouve la paix en toi. »¹²

La pensée humaine constitue un processus complexe produit par l'activité rationnelle de l'esprit et aussi par de puissantes découvertes intuitives concernant les mystères de l'univers. La force de ces découvertes réside dans une foi salutaire qui croit que le monde est compréhensible et harmonieux, non pas dépourvu de sens et absurde. La conviction qu'il existe un lien qui unit toutes choses, le fait d'être sûr que lorsqu'on ouvre son cœur à Dieu, la beauté du monde ne peut que se révéler et donner son sens à l'existence — tous ces éléments aident le croyant à conserver son équilibre lorsque survient le doute.

La foi n'ignore pas les doutes ; mais elle procure l'espoir qui aide à les surmonter. La foi n'est pas une baguette magique. Elle ne promet pas à l'esprit perplexe une fuite au-delà de l'anxiété, mais elle offre de la lumière dans ses plus sombres visions. Elle promet la clef qui ouvre les mystères de notre être, et une compréhension des questions qui préoccupent l'âme. C'est ainsi que Dostoïevski comprenait le monde, et c'est pour cette raison qu'il pouvait répéter les paroles de saint Augustin : « Je crois pour comprendre. »¹³

Les doutes de Dostoïevski

Les doutes exprimés par Dostoïevski pavent la voie vers le progrès ; ils font partie du processus naturel de développement de la connaissance spirituelle et intellectuelle. Loin de témoigner d'un échec religieux, les doutes de notre auteur sont les témoins du développement de sa connaissance et du triomphe d'une âme à la recherche de la foi.

Comme l'a écrit le philosophe Sergei Bulgakov, « dans l'âme de Dostoïevski, une foi parfaite était toujours en conflit avec une incrédulité tragique. ... Pour lui, il n'y a qu'une seule tragédie, et elle n'est pas religieuse en général ; elle est chrétienne. »¹⁴ Cette citation de Bulgakov révèle la conception qu'avait Dostoïevski de la tragédie chrétienne, et en fait, de toute tragédie humaine : les êtres humains ressentent leur séparation d'avec Dieu même lorsqu'ils croient en lui. Les chrétiens sont appelés à communier avec Dieu chaque jour, mais le fait que le désir du croyant d'avoir une relation harmonieuse avec Dieu n'est pas toujours pleinement satisfait est pour lui une expérience tragique.

Nous devons bien comprendre la nature de ce manque d'harmonie. On peut saisir les paroles de Bulgakov si on reconnaît que l'âme du chrétien se tourne naturellement vers Dieu. L'expérience réelle du chrétien démontre qu'il existe une « loi terrestre » (comme Dostoïevski appelait tout ce qui fait partie du monde) qui a un certain pouvoir sur lui, et qui s'oppose souvent au désir le plus profond de son cœur, celui de se tourner vers son Créateur. L'âme doit résister à toutes ces intrusions et être constamment purifiée. Le psalmiste exprime son désir d'une communion parfaite : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant. » (Psaume 42 : 3.)

On peut voir aussi ce manque de stabilité de l'homme devant Dieu dans l'histoire de Jean-Baptiste qui, après avoir baptisé Jésus, doute du Fils de Dieu alors qu'il attend la mort dans l'obscurité de sa cellule de prison.¹⁵ Ces témoignages vivants prouvent que les luttes spirituelles et morales sont des batailles réelles pour la préservation de l'être par la foi. L'âme est affermie par cette lutte continue, et elle est ainsi rendue capable de surmonter de plus grandes difficultés.

La survie de la foi

Je crois que les doutes de Dostoïevski ne détruisirent pas sa foi en Dieu. Au contraire, ils le poussèrent à rechercher des réponses plus profondes aux nombreux paradoxes de notre être. Ses doutes furent la source d'un désir constant de connaître Dieu et d'être en accord avec lui. Dostoïevski développa ce sujet au cours de toute sa vie. A la fin des années 1850, il écrivait :

*Je suis un enfant de mon siècle, un enfant de l'incrédulité et du doute, jusqu'à maintenant et même (je le sais) jusqu'à la fin de ma vie. Cette soif de croire, qui est devenue de plus en plus forte en mon âme, à mesure que le nombre des raisons contraires a augmenté, a été, et est encore, à la source de mes souffrances les plus terribles.*¹⁶

Peu de temps avant sa mort, Dostoïevski rendit de nouveau témoignage de la fermeté de ses convictions. Parlant de son roman favori, *les Frères Karamazov*, il écrivit : « Je crois en Christ, et je le confesse, et non pas comme un petit garçon. Mon Hosannah est passé dans le grand creuset du doute ! Et il est resté ferme ! »¹⁷

Dostoïevski posa des questions difficiles et il lui arriva de défier Dieu, tout comme Job trois mille ans plus tôt. Mais dans ce défi propre à toute expérience humaine, il n'y pas eu de rejet de Dieu. Comme l'homme dans l'Évangile, il s'écria : « Je crois ! viens au secours de mon incrédulité ! » (Marc 9 : 24.)

Comme l'a écrit le critique danois George Brandes, « qu'il ait ou non adhéré aux dogmes orthodoxes, [Dostoïevski] fut durant toute sa vie et dans tous ses sentiments un vrai chrétien ». ¹⁸ Bulgakov parle avec force de l'agonie et des souffrances de l'auteur sur le chemin de la foi :

*La nature positive triompha dans l'âme de Dostoïevski. Sa foi surmonta ses doutes, quoiqu'elle ne puisse pas toujours en supprimer la souffrance. Bien que blessé à plusieurs reprises, Dostoïevski survécut et fut toujours vainqueur.*¹⁹

Dostoïevski n'était pas un saint, et il ne fut pas toujours un homme juste. Son âme fut déchirée par la lutte entre Dieu et Satan, mais il sortit victorieux de ses épreuves. Ce grand écrivain voyait en Dieu son rempart et une source continue d'amour, de bonté et de lumière. Il n'accepta jamais d'autre philosophie personnelle, car il avait trouvé en Dieu la clef du mystère des mystères, le sens de la vie. Toutes les quêtes métaphysiques de Dostoïevski trouvent leur interprétation en Dieu. La lumière divine lui révéla la véritable nature des esprits maléfiques, de la poursuite du pouvoir et de l'orgueil. En Dieu, l'Absolu, il trouva la solution au problème essentiel de l'immortalité. Sans cela, pour Dostoïevski, l'idée même de « l'être humain » ne pouvait avoir aucun sens.

Notes et références

1. Vladimir Kerpoten, *F. M. Dostoyevsky : Artistic Life (1821-1859)*, p. 473.
2. F. M. Dostoyevsky, *Complete Works* (Leningrad : Nauka, 1972), vol. 28, p. 176.
3. *Id.*, vol. 28, p. 157.
4. *Id.*, vol. 28, p. 158.
5. Dostoyevsky, *About Art* (Moscow : Art Press, 1973), p. 452.
6. Jan Parandowski, *Alchemy of the Word* (Moscow, 1990), p. 27.
7. Stefan Zweig, *The Three Masters*, in *Collected Writings* (Leningrad : Vremya, 1929), vol. 7.
8. Dostoyevsky, *Complete Works*, vol. 23, p. 117.
9. *Id.*, vol. 8, p. 450.
10. Yuri Seleznev, *Dostoyevski* (Moscow : Sovremenyek, 1981), p. 238.
11. Alexei Losev, *The Dialectic of Myth* (Moscow : Pravda, 1992), p. 545.
12. Saint Augustin, cité par Alexander Men, *The Source of Religion*.
13. Saint Augustin, cité par B. Rabinovich, *Confession of the Lover of Books* (Moscow, 1991), p. 220.
14. Sergei Bulgakov, *Silent Thoughts* (Paris : YMCA Press) p. 30.
15. Voir Matthieu 11 : 2.
16. Dostoyevsky, *Complete Works*, vol. 28, p. 176.
17. *Id.*, vol. 27, p. 86.
18. George Brandeis, *Collected Writings* (Kiev, 1902), vol. 6, p. 155.
19. Bulgakov, *Silent Thoughts*, p. 30.

Victor Lyakhu
enseigne la langue et la
littérature russes au
séminaire adventiste de
Zaokski, en Russie.

